

SERGE LEHMAN

présente

RETOUR SUR L'HORIZON

QUINZE GRANDS RÉCITS DE SCIENCE-FICTION

DU MEME AUTEUR
DANS LA MEME COLLECTION

Le Haut-Lieu et autres espaces inhabitables

CHEZ D'AUTRES EDITEURS

Aucune étoile aussi lointaine, J'ai lu

Le Livre des Ombres, L'Atalante

Chasseurs de chimères, Omnibus

La Saison de la couleuvre (avec J.-P. Michaud), L'Atalante

Le Brigade chimérique (avec F. Colin, Gess et G. Bessauneau), L'Atalante

Collection Lunes d'encre
Sous la direction de Gilles Dumay

Les textes © 2009, les auteurs

Pour la présente édition :

© Éditions Denoël, 2009

*La philosophie nouvelle rend tout incertain,
L'élément du feu est tout à fait éteint ;
Le soleil est perdu et la Terre ; et personne
aujourd'hui
Ne peut plus nous dire où chercher celle-ci.
Les hommes confessent franchement que ce monde
est fini.*

John Donne (1611)

Préface

Ce livre fête un double anniversaire.

Le premier est celui des dix ans de la collection Lunes d'encre, pour lequel on a rassemblé toutes sortes d'histoires bizarres, épiques, scientifiques ou déviantes. Traverser un Canada hanté par les drones de Dieu. Cheminer vers une forme de vie impalpable entre Mars et Jupiter, ou dans les couloirs d'un lieu qui contient tous les lieux. Subir un lavage de cerveau magico-marxiste, explorer l'esprit des morts en quête d'œuvres d'art inédites, prendre contact avec des entités orbitales capables de changer l'Histoire : telles sont quelques-unes des expériences qui vous attendent dans ce livre. On s'y pose aussi des questions sur les propriétés chimiques de la potasse, les vertus d'un système de location universel, la tête robotisée de Philip K. Dick et d'autres mystères plus ou moins solubles dans le réel. En gardant l'esprit ouvert, on peut même y découvrir un poème en prose et deux romances postmodernes.

Le second anniversaire est fortuit mais pas moins important. Il y a cent ans paraissait, dans le numéro 6 de la revue *Le Spectateur* (octobre 1909), un article de Maurice Renard intitulé *Du merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès*. Ce texte,

qui servit de référence à tous les auteurs français de l'entre-deux-guerres avant d'être oublié, puis remis en circulation au début des années quatre-vingt-dix par Francis Lacassin, est aujourd'hui considéré comme la première théorie de la science-fiction et il n'est pas exclu que Hugo Gernsback, le père de la SF américaine, s'en soit inspiré pour écrire l'éditorial d'*Amazing Stories* n° 1 en 1926. Qu'un pays comme le nôtre, aussi amoureux de son histoire et de ses gestes fondateurs, ignore encore son rôle dans l'une des rares créations originales du vingtième siècle, est un paradoxe dont je dis un mot plus loin. En attendant, la science-fiction française fête ses cent ans d'existence consciente, ce qui en fait peut-être le plus ancien club littéraire en activité. Et cet anniversaire plaide pour une préface en forme d'état des lieux.¹

Première constatation : la période Renard-Gernsback est apparemment en train de s'achever. La science-fiction déborde la question des genres pour devenir une forme de la sensibilité générale. Je ne fais allusion ici ni à la vague de best-sellers associés à l'étiquette qui enfle depuis quelques années, ni à l'audience des séries et films hollywoodiens mais plutôt au fait que des écrivains aussi décisifs que Thomas Pynchon, Haruki Murakami, Michel Houellebecq ou Philip Roth empruntent sans complexe aux figures de la SF — écrivent des livres où les lecteurs trouvent l'ivresse cognitive qui est la signature de cette sensibilité. Les œuvres récentes de Mark Z. Danielewski, Michael Chabon et Antoine Bello confirment cette tendance.

L'amplitude des thèmes qui intéressent les auteurs spécialisés s'est élargie. L'espace, la technoscience et le futur plaisent encore (quoique sous un angle de plus en plus mythologique) mais à côté de ce noyau originel en phase baroque bourgeonnent une multitude de sujets nouveaux. L'Histoire, via l'uchronie, est l'exemple le plus frappant. Tout le monde fait de l'uchronie aujourd'hui. On trouve même une collection pour la jeunesse qui y est dédiée ! Il y a dix ans,

1. Pour lire les principaux extraits du texte de Renard, voir ma préface à l'anthologie *Chasseurs de chimères*, Omnibus, 2006. La SF française précède évidemment la parution de cet article, qu'on fasse remonter sa naissance aux *Voyages extraordinaires* de Verne (1863) ou à la publication des *Xipéhuz* de J.-H. Rosny aîné, considéré comme son classique fondateur (1887).

ce terme n'était connu que des critiques de pointe : un changement s'est produit (et pour ceux qui scrutent les fondations, je rappelle que le mot comme le concept sont l'œuvre du philosophe Charles Renouvier en 1876, et que l'ouvrage de référence est signé Éric B. Henriet²).

(...)

SERGE LEHMAN

2. *L'Histoire revisitée : Panorama de l'uchronie sous toutes ses formes*, Encrage, 2000.

Fabrice Colin
Ce qui reste du réel

suivi de

Emmanuel Werner
Effondrement partiel
d'un univers en deux jours

(FABRICE COLIN)

Mon très cher Serge,

Cette courte lettre pour te prévenir que je ne répondrai pas, en définitive, à ton appel à textes ; tu m'en vois évidemment navré, et le moins que je te doive est une explication.

Ainsi que tu l'imagines, l'opportunité de publier une nouvelle de science-fiction a d'abord suscité chez moi, qui ne conçois plus la littérature que comme un gigantesque et délectable mensonge, bien des envies contradictoires. Je m'étais décidé, il y a quelques mois : je m'étais décidé, avec la volonté de travailler un texte — un seul —, explorant le thème des androïdes et nourri par la maigre mais très

instructive correspondance que j'avais eu la chance d'entretenir courant 2002 avec Laura et Lisa Dick, filles du célèbre et défunt écrivain, ainsi que par certaines théories pour le moins controversées présentées par le susmentionné en 1977, dans son discours au second Festival International de la Science-fiction de Metz.

J'imagine que tu as tenu un jour ce fameux discours entre tes mains. Le moment qui m'intéressait était celui où l'écrivain se vit comme l'une de ses créations et se retrouve pris au piège de sa propre logique littéraire. Je ne savais pas très bien sous quel angle aborder le sujet ; je commençais tout juste à y réfléchir.

Rapidement cependant, un élément annexe est venu s'agglomérer à la trame : le Projet Androïde PKD. Il y a quelques années, la firme Hanson Robotic avait décidé, avec l'accord des filles de l'intéressé, de concevoir et de fabriquer un « véritable androïde Philip K. Dick ». L'initiative n'était pas dénuée d'intérêt : elle était censée illustrer les thématiques chères à l'auteur — le cauchemar post-humain, l'humanité définie en termes de compassion et d'empathie. Qui d'autre que le reclus de Santa Ana aurait pu faire l'objet d'une telle idolâtrie ? Les créateurs du faux Dick s'attendaient naturellement à ce que le milieu de l'art contemporain morde à l'hameçon.

Pour ma part, j'ai entrepris d'imaginer une histoire mettant en scène un humain épris d'une machine et entretenant avec elle une relation basée sur l'amour authentique. Dans la seconde partie de mon texte, l'androïde (femelle) devait tomber malade. Disons plutôt : l'homme devait la croire malade et se comporter avec elle exactement de la même façon qu'avec un être humain. La question subsidiaire était : à partir de quel stade de perfectionnement technologique est-on autorisé à éprouver des sentiments pour une machine ? Il y a quelques mois, j'ai vu de mes yeux un jeune garçon pleurer parce que le petit chien virtuel qu'il avait tenté d'élever sur sa console était mort faute de traitements appropriés. On peut se demander ce que signifie le mot « âme ». On peut se demander si l'amour est soluble dans le silicium.

Je comptais entamer la rédaction de mon texte lors de la rentrée de septembre. Mais il s'est passé quelque chose avant ça : je suis parti en vacances. À Denver, Colorado, pour ne rien te cacher, à 80 miles à peine de la petite ville de Fort Morgan où Dick et sa sœur sont inhumés.

Depuis plusieurs jours, je polissais dans mon esprit les premières pages de *Dégénérescence polymère* (titre de travail, rassure-toi) : j'en étais à ce genre de rêverie féconde qui précède l'écriture proprement dite.

Et puis, un matin, je suis tombé sur mon texte. Il était là, posé sur la table en bois d'un refuge de montagne, en face du mont Meeker au milieu des Rocheuses. Il était là, oublié dans le matin glacé, et personne n'aurait dû être surpris.

Ma femme était partie vers le comptoir pour aller nous chercher à boire. J'ai soupesé l'enveloppe. J'ignorais alors ce qui se trouvait à l'intérieur (note quantique : j'aurais pu ne pas l'ouvrir, et rien de ce que je te raconte ne serait advenu). (...)

Éric Holstein
Tertiaire

EST-CE QUE SUCER C'EST TROMPER ?

Flashant sur le vernis du volant, le reflet des réverbères qui balisaient la route aurait pu dessiner une ligne en pointillés idéale entre les bureaux de Good Inc. et le domicile d'Emerson Mighty.

La régularité de cette ligne était due aux performances du Cruise Pilot et aux capteurs micro-ondes coulés dans le bitume ; Emerson n'avait donc nul besoin de simuler la conduite, sinon pour le plaisir de voir ses doigts s'enrouler sur le carbone lamellé teinté bois de rose du volant et glisser jusqu'au capiton en PVC. Lâchant le volant, il se rencogna dans son fauteuil enveloppant et chauffé. L'imitation cuir couleur crème anglaise du revêtement lui avait coûté une fortune mais les regards envieux de Victor Massive le remboursaient chaque jour, symboliquement. Dans le silence étanche de la Lexus LF X quatre roues motrices avec IA embarquée, motorisation V8 hybride, marquage satellite GPS et design intérieur *premium* toutes options, Emerson Mighty avait l'impression de voler.

Filant bien au-dessus des limitations de vitesse, la berline suivait toute seule la courbure de l'Orbital parisien qui surplombait l'ancien périphérique. Tous les deux cents mètres, un cône de lumière jaune éclaboussait la route d'une ellipse allongée. Entre ces îlots d'or chaud dispensés par les lampes à vapeur de sodium des réverbères, la Lexus semblait se diluer dans la nuit.

« Radio », commanda Emerson. La perfection trop mate de la sono envahit l'habitacle. « Musique uniquement, précisa-t-il. *Oldies*. Rien en dessous de 2000. » L'IA affina sa recherche, proposant une

liste de suggestions par défaut. Emerson l'ignora et demanda un *livecast* à l'ancienne. L'IA émit alors une imitation convaincante de brouillage radio, comme si elle parcourait la bande FM à la recherche du programme adéquat, et Emerson pensa une fois de plus que c'était là l'expression même du luxe. Il se mit à vérifier ses mails sur l'écran de bord au son d'un classique de Madonna. L'aiguille du compteur *vintage* qu'il avait fait mettre en option était bloquée à 230 depuis qu'il avait quitté la bretelle d'entrée ; une centaine de kilomètres-heure au-dessus de la vitesse maximum autorisée.

« Est-ce que sucer c'est tromper, Mr Mighty ? » demanda la radio.

Bonne question...

« Preservation ne vous le dira pas. Ce que Preservation peut faire, c'est vous redonner la quiétude d'esprit nécessaire pour y répondre par vous-même. »

En tant qu'agent économique hyperactif croyant et pratiquant, Emerson Mighty aurait eu mauvaise grâce à zapper la pub. Il se souvenait d'ailleurs avoir coché dans le contrat de leasing de la voiture une option lui octroyant un rabais en échange d'un *anti-ad-squeeze*. Civisme commerçant obligatoire, en quelque sorte.

« Rendez-vous immédiatement sur notre site pour bénéficier de l'offre découverte sur le pack Tentation : un choix d'une centaine d'alibis qui seront tous mis en valeur par la synthétisation de la voix de votre secrétaire, Mlle Longoria-L'Oréal®, la modification en temps réel de vos agendas publics et privés avec identification IP personnalisable, mais aussi le paiement et la réservation d'une chambre d'hôtel par liaison cryptée et la veille GPS incluant la reconnaissance biométrique pour trois personnes de votre choix en plus de votre femme, le tout pour seulement 450 €. Oui, Mr Mighty, 450 €. Offre valable une demi-heure et fonction de la vitesse de connexion à notre site. Parce que tromper, c'est jouer, Preservation met tout en œuvre pour que vous gardiez l'essentiel. »

Emerson se demanda si, au même moment, l'unité centrale du SUV Changfeng de Jewel diffusait un message similaire (...)

Catherine Dufour
Une fatwa de mousse de tramway

- La *quoi* ?
— La potasse.
— J'avais bien entendu.
— Tu vois les générateurs d'oxygène des hôtels orbitaux ? À l'intérieur, il y a une membrane en amiante, une couche de potasse, une membrane en amiante, une couche de potasse. Et la potasse traverse l'amiante. Tu te rends compte ?
— Pas du tout.
— Je t'explique : l'oxygène ne traverse pas l'amiante. *Même* l'hydrogène ne traverse pas l'amiante. Et la potasse traverse l'amiante ! C'est fabuleux, non ?
— Voilà le mot que je cherchais. Non.
— L'hydrogène, c'est quand même le plus petit atome qui existe, non ? Eh bien, la potasse passe là où l'hydrogène ne passe pas ! Bon sang, je n'arrive pas à comprendre.
— Bon sang, je n'arrive pas à m'intéresser.
— J'ai vu des culots de fonte gros comme mon cul *traversés* par de la potasse, Kreutz ! Ça passe à travers *tout* !
— Seiter, promets-moi que tu as autre chose à raconter à ta femme quand tu rentres.
— Kreutz, ma femme est moins bornée que toi.
— Jure-le sur la tête de ton avocat, Seiter.
— Hélas, j'ai promis sur la tienne de ne jamais jurer, Kreutz.
— Jure ! Sur le bonus de ton abonnement juridique.
— Je jure sur ton bénéfice imposable que j'arrête de parler de moi. Et toi, ça se passe comment ?
— J'ai fait mon chiffre, je rentre me coucher. Et le tien ?

— Dépassé de 20 %. Là, tout de suite, ma grande question est : quelle excuse ces corniauds de Xister vont-ils trouver, ce mois-ci, pour ne pas me verser ma prime de dépassement ?

— Haha ! Quand je pense qu'un dépassement de 2 % aurait suffi.

— Suffi pour quoi ?

— Pour les obliger à chercher encore une excuse à la mords-moi-le-revenu pour ne pas te verser ta prime, corniaud !

— Merci de ton soutien, Kreutz.

— Seiter, tu te prends pour un ingénieur de la R & D alors que tu n'es qu'un misérable commercial. Et tu viens de trimer 20 % de trop.

— J'essaye de m'intéresser à ce que je fais au lieu de gémir.

— Chacun son truc. Moi, niveau gémissement, je préfère m'intéresser à ma femme. D'ailleurs, je la vois d'ici. En déshabillé rose, je crois. Bonne nuit.

Seiter éteignit son oreillette et bâilla. La route défilait sous ses pieds ; à sa gauche, le soleil finissait de se coucher. Un doigt sur le volant qui oscillait doucement au gré du pilote automatique, Gabriel Kindred Seiter posa son regard fatigué sur l'horizon sombre et l'y laissa. Il avait envie d'être chez lui. Il avait envie d'une bière. Il avait envie d'un câlin. Il avait envie de son oreiller. Et il avait envie de comprendre pourquoi la potasse traversait tout et n'importe quoi, et pourquoi ça n'intéressait que lui.

Le lendemain matin, la voiture de Seiter l'accueillit avec sa bonne grâce habituelle :

— Il est 7 h 52, 17 degrés centigrades en hausse, hygrométrie 77 %, temps dégagé, bienvenue à bord, votre planning routier prévoit 1 h 34 de trajet jusqu'à...

— La ferme !

Seiter claqua sur lui la coque transparente de sa voiture, boucla sa ceinture et donna une pichenette à la commande de démarrage. Le véhicule se dégara avec virtuosité, accéléra sans à-coups. Les murs antibruit de la voie express commencèrent à défiler, bleu dur sous le bleu pur du ciel. Seiter posa un doigt sur le volant et souffla au-dessus de son gobelet de café. (...)

Jean-Claude Dunyach
Les Fleurs de Troie

Celle-là est pour moi...

Le diamant au creux de ma paume est gros comme une orange. Des traces d'impureté dessinent en son centre une constellation laiteuse que la lumière du soir teinte de pourpre. À lui seul, il vaut le prix d'une année de tranquillité.

Avec un soupir, je le jette dans l'incinérateur et j'en prends un autre. Je ne veux courir aucun risque. L'astéroïde est détruit, les fleurs réduites en poussières d'atomes éparpillées dans le vide. J'ai arraché de mes propres mains le lien qui nous reliait à l'invasion. Le monde, autant que je sache, ne risque plus rien.

Moi, j'ai perdu Moire.

Cette histoire est celle d'un échec et, à ce titre, elle est plutôt désordonnée. Les réussites peuvent toujours être présentées comme le résultat d'un plan concerté, minutieusement conçu et exécuté. Les catastrophes, en revanche, sont livrées en vrac ; ce sont les débris d'une assiette sale que personne ne se soucie de recoller. S'il y avait un motif d'origine, il est perdu.

Voici les plus gros morceaux du désastre.

Cela fait plusieurs jours que nous nous disputons, Moire et moi. Même notre tentative de réconciliation sur l'oreiller, hier soir, n'a été qu'en partie concluante. Nous nous connaissons trop bien pour être maladroits, nous ne savons plus comment être inattendus. Et nos écarts de rythme n'arrangent rien. La perspective du petit déjeuner en commun n'a rien de particulièrement excitant, ni pour elle ni pour moi, mais je ne vois pas comment y échapper.

Sans prendre la peine de s'habiller, Moire coiffe le diadème de connexion qui se met immédiatement à scintiller au contact des trodes de ses tempes. Une constellation de lumières d'attente danse sur le ruban de métal. Les cuisses écartées, le sexe encore humide, elle plonge dans la mer des messages qui l'attendent. Mon regard glisse le long de son ventre. Un vertige me saisit : la symétrie de ses courbes et de ses creux est brisée par un semis de grains de beauté au désordre poignant, que je suis incapable d'analyser.

Je détourne les yeux de son mystère et je commence à mettre la table. Dans le compotier en céramique monochrome, des fruits en cire, tous identiques, ont depuis longtemps remplacé les pommes odorantes que j'aimais.

— Où sont mes céréales ? je grogne devant le placard de livraison à peu près vide.

Je dois reposer la question deux fois avant qu'elle sorte du flux et me réponde. Ses yeux se fixent sur moi avec difficulté.

— J'ai simplifié, dit-elle de sa voix grave, aux syllabes traînantes. Une seule variété de tout. Ça m'évite de choisir.

— Et moi ?

— Tu es beaucoup trop compliqué, toi aussi !

Sa voix se perd dans l'infrason, tandis qu'elle replonge dans l'océan numérique.

Depuis plusieurs mois elle ralentit ses rythmes corporels, autant que les trodes implantées dans son cortex le lui permettent. Sa voix a baissé de près d'une octave. Au début, j'ai trouvé ça sexy... À présent, je m'impatiente devant la lenteur de son débit.

Je pose devant elle un bol à demi rempli et j'agite les mains devant ses yeux afin qu'elle sache que le repas est prêt. Elle commence à manger, mécaniquement, tandis que son regard reste fixé sur un horizon invisible, au-delà de ma portée.

— Tu seras là quand je rentrerai ?

Mais je sais avant même de poser la question qu'elle ne prendra pas la peine de me répondre. (...)

Maheva Stephan-Bugni
Pirate

« Avez-vous le formulaire d'application numéro trente-deux ? La procédure est nulle si vous ne l'avez pas, monsieur Delme. »

Il regarda la fille d'un air vide, se contentant de sourire, comme il le faisait toujours. Elle avait l'air fatiguée. Elle articula comme si elle s'adressait à un enfant particulièrement lent.

Sa propension à sourire suscitait ce genre de réaction.

« Le formulaire numéro trente-deux. Bleu ? Dans la pochette qui vous a été fournie lors de votre Premier Rendez-Vous. »

Il sourit encore en la regardant, alors qu'il aurait voulu lui dire qu'elle était jolie mais pas trop, que son boulot était vraiment un boulot de merde, demander de la paperasse à des gens tous les jours, tous les mois, tous les ans et que ce n'était pas parce qu'on avait des stylos bien alignés dans un pot qu'on savait produire de la pensée, même si des stylos dans un pot ne peuvent pas être alignés.

Il tripota la fermeture de son sac et lut de l'espoir dans les yeux de la fille. Mais il n'avait pas le formulaire. Il détestait avoir à apporter des choses à des gens assis derrière un bureau en contreplaqué, dans des pièces aux murs recouverts de fibres de verre en nid-d'abeilles, couleur pêche ou vert d'eau (ou blanc cassé ?), sur des chaises aux pieds de métal noircis par l'usure. Mais il venait. C'était son unique contribution à toute cette mascarade.

Elle soupira, résignée : « Je ne peux pas. »

C'était comme une sentence, définitive, consternée.

« Je ne peux pas lancer la procédure. Pas sans ce papier. Il va falloir recommencer, prendre le Premier Rendez-Vous et demander un dossier. Revenir. »

Il avait déjà pris le Premier Rendez-Vous. Techniquement, ce serait le Troisième.

« C'est la procédure, plaïda la fille en collant ses yeux au plafond. Les dossiers sont édités à nouveau toutes les deux semaines. Le vôtre est déjà invalide. »

Elle tapota le papier sur lequel elle venait d'écrire avec application :

« Appelez ce numéro quand vous serez rentré chez vous. Demandez un nouveau formulaire. Ne donnez pas votre nom ou votre adresse, uniquement votre numéro d'agent. »

Elle en avait fini avec lui. Il le voyait dans ses yeux.

Il tenta quand même :

« Vous ne pouvez pas me le donner, vous ? »

Une fois dehors, il lut le papier, 0095521, et le glissa dans sa manche, en espérant le perdre en route. Le mot invalide tournait en boucle dans sa tête et il l'écrivit à travers la buée, sur la vitre de l'abribus n° 66, pour le faire sortir. Les passagers semblaient plutôt normaux, pour des gens qui prenaient les transports en commun à deux heures de l'après-midi. Ils lui donnaient envie de regarder par la fenêtre. Les gens dehors étaient normaux aussi. Il appuya sa tête contre la vitre et essaya de faire le décompte du temps passé à tout ça, perdu dans des couloirs au lino puant, et cela lui donna le vertige parce qu'il ne pouvait plus compter les heures. Sa vie se résumait à aller pointer à l'ANA et à végéter chez lui.

Les gens montaient et descendaient du bus et il les maudissait en secret, juste parce qu'il habitait au bout de la ligne, au sud de La Ville. L'ennui faisait comme une boule de chaleur dans son ventre, un truc qui ne le quittait presque plus, qui lui dévorait les entrailles petit à petit : il se demandait si le rien pouvait l'engloutir, si la boule pouvait sortir par son nombril et se refermer sur lui. Ses pensées étaient comme un magma de matière sale dans sa tête, qui stagnait.

Il ne pouvait pas se concentrer. (...)

Laurent Kløetzer
Trois singes

C'est bon, les gars, vous avez gagné. Bingo. Vous m'avez eu. Vous avez attrapé votre terroriste, vous avez bien mérité de la nation. Malheureusement, personne ne sera là pour vous en récompenser.

Domage.
(silence)

Un détail : votre cabine ne marchera pas sur moi. Pour me faire parler, il faudrait utiliser des techniques d'interrogatoire non-éthiques, désapprouvées par le Congrès. Vous ne pouviez pas savoir. Je suis immunisé contre tous ces trucs-là, peut-être même que je suis la seule personne au monde sur qui votre méthode d'interrogatoire Karenberg n'a aucun effet. Vous pouvez essayer la subvocalisation, l'hypnose, l'isolation sensorielle, ça ne me fait rien. Aucun conditionnement ne prend sur moi. Je ne connais pas le parasommeil, mon cerveau est différent du vôtre. Je n'y suis pour rien, c'est de naissance. C'est un talent qui ne sert généralement à rien, sauf pendant un interrogatoire. Projetez vos images, faites tourner vos boucles de questions, bombardez-moi de séquences aléatoires à m'en faire péter les synapses, je m'en moque. Je ne ressentirai pas le choc empathique.

Je n'ai pas dit que j'aimais être attaché dans votre cabine... Personne n'aime ça. Le spectacle est glauque, et vos images qui clignotent me donnent envie de gerber... Mais vous perdez votre temps. Je n'ai pas peur. Je m'en fous. Si je dois me pisser sur les jambes, eh bien... ce ne sera pas la première fois. Ça ne va pas tarder à venir, d'ailleurs. Je voudrais bien qu'une jolie infirmière comme tout à l'heure...

(silence)

Vous voyez, je parle quand même. Ça vous étonne ? Je ne suis même pas obligé. Mais si je parle, vos machines m'enregistrent, et vous, vous êtes obligés d'écouter. Je peux dire ce que je veux, vous n'avez pas le choix. Je vous emmerde. Je sais que les systèmes d'écoute guettent les séquences clefs dans mon bavardage pour que vos analystes à mille dollars de l'heure soient immédiatement avertis si jamais je cause de ce qui les intéresse. Mais même pour ça, je suis entraîné. Je peux tenir des jours avec des phrases lisses qui n'éveilleront aucun de vos guetteurs bayésiens. Je peux même les rendre fous. Vous voulez une séquence clef ? En voilà une. Une belle. Ouvrez grand vos oreilles électroniques.

Bombe
iconique.
(*silence*)

Ça résonne, dans votre système ? Vous êtes réveillée madame l'analyste ? (On met toujours des nanas dans ce genre de boulot, non ?) Ça vous dit quelque chose ? Vous écoutez ?

Vous voyez ? Vous n'avez pas le choix.

125804

Name. Forename. Marital status.

Nom. Prénom. État civil.

Фамилия. Имя. Гражданское состояние.

تا اهل وض عييت. خانوادگي نام. نام.

Je suis sûr que vous savez déjà tout, je n'ai jamais prétendu être un mystère. Je ne me cachais même pas, ces dernières années, j'étais là, sous vos yeux et vous ne m'avez pas vu, tant pis pour vous.

Yvan Legorre. Trente-trois ans. Yvan, prénom breton, pas russe. Français, célibataire, né à Fontenay-sous-Bois, Val-de-Marne, France, j'existe vraiment sur les registres. Ma maman est en région parisienne, elle aura peut-être le temps de vous raconter mon enfance, le gentil garçon que j'étais, (...)

Thomas Day
Lumière Noire

Preludio

« Chers auditeurs, mes petits lapins en sucre, après ce spécial Pink Floyd de huit heures, au cours duquel a éclo le magnifique et sous-estimé *The Final Cut*, Duke the Nuke est de retour sur les ondes, toujours sur l'ancienne fréquence de la BBC World Service, MW 648 Khz. Ici, dans les ruines de la centrale NRG de Houston, il fait plutôt frisquet ce matin, la lumière est très pure, toujours aucun ganglion de taille anormale, toujours aucun symptôme de leucémie, toujours aucun signe de Dieu, de ses araignées ou de ses drones. Je sais de source sûre que certains d'entre vous n'aiment pas quand je parle comme ça de notre nouveau maître. Vous l'appellez Zone Noire, Lumière Noire, pourquoi pas ; pour moi, c'est Dieu. Même un agnostique d'origine contrôlée peut finir par ne plus douter. Dieu, un mot aujourd'hui doux à mes oreilles, alors qu'il y a dix ans il me les raclait jusqu'au sang... Nietzsche l'a tué ; Silicon Valley l'a ressuscité et n'a jamais eu l'occasion de s'en vanter. Youpi ! Les nouvelles locales étant ce qu'elles sont : mon jardin attend le printemps, je pisse clair, je chie mou, tout va bien, passons aux nouvelles du reste du monde. Malgré toutes les idioties qu'on entend à ce sujet, sur telle ou telle fréquence, l'aire de survie à trois est toujours de 148 mètres de diamètre. Si le petit deuxième est en route, trouvez-lui fissa un couple sans enfants ou virez votre conjoint. Évidemment, il est difficile de décider à l'avance lequel des deux sera le plus chiant. S'il vous reste une pièce de monnaie, tirez à pile ou face. J'ai beau avoir les oreilles qui traînent un petit partout, c'est toujours la fréquence de langue

anglaise de Radio Nagasaki qui me fournit mes infos sur Dieu. Ces bols-de-riz-sushi-soupe-au-miso sont vraiment chauds sur l'info, chauds. Hier, donc, c'était la journée Dieu donne des coups de pied dans la fourmilière humaine : grande offensive sur le mur-frontière mexicain, toujours tenu par les cartels de Ciudad Juárez et de Tijuana. Grande offensive aussi sur la Nouvelle Muraille de Chine. Les tortillas-guacamole ont repoussé l'attaque, mais leurs rangs comptent de plus en plus de femmes et d'enfants, certains originaires d'Amérique du Sud. C'est pas la *felicidad*, si vous voyez ce que je veux dire. Le mur-frontière a tenu, mais visiblement les araignées et les drones de Dieu ont fait un carnage. *Amigo, compadre*, si tu m'entends : cesse d'envoyer tes enfants à la mort, lâche l'affaire, retourne baiser tes chèvres, arrache ta coca et plante des fayots à la place, tu ne fais pas le poids... Du côté des canards-laqués-riz-cantonnais, c'est à peine plus réjouissant, sauf pour les partisans de Dieu : ses armées encerclent la Chine par la Mongolie, la Sibérie, la Corée du Nord et bientôt la Corée du Sud... qui ne devrait plus tarder à sombrer, vu que Séoul se vide depuis des mois dans le Japon. Ça sent l'encens et le sapin à niakoués. Tous les murs sont condamnés à tomber, Jéricho, Berlin et Jérusalem peuvent témoigner, Tijuana, Ciudad Juárez et Pékin ne devraient plus tarder... Dieu donne des coups de bélier aux derniers remparts de l'humanité non régulée et jamais ses attaques n'ont autant ressemblé à un sous-programme, à une routine. Il y a des indices qui ne trompent pas : depuis sa base indienne de Cyberabad, Dieu aurait lancé plusieurs fusées de classe Titan ; personne ne sait ce qu'il y a dedans, même les Japs pataugent dans la cave à soja. Des fusées lancées par Dieu, ça aurait plu à JFK. Ce qui nous ramène au Texas, à ma chère République Reconstituée. Enfin, reconstituée, faut le dire vite... La vie y est plutôt agréable ces temps-ci, malgré quelques poches de radiations résiduelles ; les araignées ne viennent pas piquer ma sono, j'ai des bouquins, des films, des pornos, du bon matos, des masques, des compteurs Geiger, merci Hans ! des pilules d'iode en veux-tu en voilà ; alors si une petite chattoune, accompagnée ou non d'un marmot, a envie de se joindre à moi, elle sait où me trouver. Quant aux pillards qui voudraient faire un tour dans le coin, mon Barrett M82 les attend de pied ferme... je vous rappelle le score actuel : (...)

André Ruellan
Temps mort

Walter tira les couvertures. Quand il s'étendait contre Laura, il aimait se sentir avec elle dans un même cocon. Il ne faisait pas l'amour comme un ivrogne prend un virage. Ce n'était pas non plus un chercheur d'érotisme aux inventions qui surprennent, mais un être plein d'une tendresse gelée par des rencontres absurdes. En Laura, il avait trouvé plus qu'une partenaire.

Il commença par les cheveux : un seul geste dévoilait les yeux mi-clos, et leurs paillettes. Les lèvres venaient au monde sous les baisers, comme ces dessins inattendus qui se livrent quand on se déplace pour les contempler. Un arc-en-ciel mystérieux devait les relier aux bras qui se refermaient avec la pression exacte sur la nuque, avec ce qu'il aimait de peau brune pour se sentir loin de tout.

Des jambes aussi se rejoignaient sur ses reins. Walter aurait souhaité qu'il fût possible de rester ainsi longtemps, à suivre la géographie d'un visage, à scruter un regard enfin libéré, à éprouver le contact d'un corps immobile. Mais l'amour n'était qu'un décor dressé autour de la reproduction. Il n'atteignait son but que si les gestes suivaient leur pente millénaire. Walter obéit : personne n'aurait pu attendre.

Plus tard, il remit l'oreiller sous la tête de Laura, et tomba lui-même à côté d'elle. Ils se taisaient. Leur rencontre avait ridiculisé les paroles. Au-dessus d'eux le plafond était un mur horizontal, sans porte ni fenêtre. Le mur qu'il fallait.

Il revint à elle. Une si grande merveille avait des causes qu'on ne pouvait découvrir ailleurs que sur ce visage. Le corps d'une autre suffisait sans doute, mais comme cheval d'un manège ordinaire. Jamais ce séisme, cette évidence d'un échec à la solitude. Un instantané de la condition des anges.

Étendu sur le dos, le bras passé sous la tête de Laura, Walter chercha dans le plafond blanc les rivages qu'il dessinait dans son enfance. Mais ses artères battaient là où pesaient d'autres épaules, là où la présence du corps abandonné l'arrachait aux souvenirs. Il n'y avait plus d'archipel dans les jeux du soleil, plus de cavalier, plus de jardin. Il n'y avait plus qu'un être lourd de sens, le sens de sa vie à lui, Walter.

Tout se nimba comme au crépuscule. Une brume de haut-fond montait sur les objets d'alentour, inclinait l'œil à se fermer, invitait les mots à rester sur les lèvres. Le papier du mur fondait ses motifs en un seul appel de flûte où s'abîmait la trépidation du cœur. Walter tomba dans un trou, et resurgit avec un soupir.

L'air venait mal jusqu'aux poumons. Walter ouvrit des yeux étonnés sur une chambre étrangère, dans un lit où il était seul. Blanc toujours le plafond. Mais blancs aussi les murs. Laqués. Nets. Glacés sous la lumière pâle d'une veilleuse. De cette précision dont certains rêves parviennent à se vêtir. Walter tourna les yeux, vit une table de chevet chargée de fioles, un tube qui se terminait par une anse sur le poignet. Il toussa. La quinte le souleva. Il trouva sur le drap un linge dans lequel il cracha. Le linge devint rouge.

Épuisé, Walter laissa sa tête retomber sur l'oreiller. Où était Laura ? La question remettait tout en cause. Mais une autre surgissait. En laissant aller sa tête, Walter avait eu l'impression d'un déséquilibre, d'une sensation extérieure à lui-même. Comme si son visage avait eu un prolongement.

Il leva le bras qui n'était pas entravé par le tuyau de plastique, et palpa sa joue d'un doigt hésitant. Elle était à dix centimètres de l'endroit où elle aurait dû être.

Il abandonna son exploration. Une noire épouvante montait du fond du lit et venait gonfler ses tempes. Si quelqu'un avait parlé de miroir, il aurait demandé la nuit. Mais il n'y avait personne. Walter ferma les yeux. Il se souvint de Laura. (...)

Léo Henry
Les trois livres
qu'Absalon Nathan n'écrira jamais

Absalon Nathan est un tipi solitaire. Ses montants de bouleau sont recouverts de peaux tannées de bison blanc.

Sur le pas de la tente, deux chiens de traîneau somnolent dans la neige, soufflant l'air chaud de leurs naseaux. Il n'y a que le crissement noir des arbres, l'haleine lente de l'hiver sur le permafrost. Absalon Nathan est un tipi isolé, au milieu de nulle part. Je l'imagine promené de ça, de là, par les animaux qui gardent son ermitage. Toujours ailleurs et toujours au même endroit.

Au centre du tipi, un feu de branchages, de feuilles mortes et de papiers froissés brûle sans fumée. Il n'y a pas un meuble, pas un matelas pour s'asseoir ou pour faire sa couche. Seulement les palpitations lentes des peaux d'animaux, la clarté rouge qui filtre au travers, et une odeur chaleureuse d'herbivore assoupi.

Je suis à l'intérieur d'Absalon Nathan et celui-ci me parle. Il ne cherche pas à me tuer, comme il y a trois semaines. Absalon Nathan est devenu raisonnable. Sage, peut-être.

Si l'on excepte son activité cérébrale résiduelle, le citoyen Nathan est mort depuis vingt et un jours. Sans le stimulateur cardiaque, le respirateur et les perfusions, le dernier murmure de sa conscience se serait tu lui aussi. Incapable du moindre mouvement, de la moindre perception, il ne peut plus parler, encore moins écrire l'œuvre qui lui incombe. Le citoyen Nathan est installé dans une aile isolée de la clinique Walter Benjamin pour artistes en fin de vie. Il dérive dans la chambre deux cent onze, celle avec vue sur le kiosque du parc et les statues équestres.

Je rentre en lui grâce à un sérum d'électrolyte, des exercices de respiration, une interface informatique. L'infirmière qui me branche sur la conscience du citoyen Nathan a une bouche parfaitement horizontale et un grain de beauté sous l'œil droit. Elle me tapote la joue pour vérifier que je suis encore présent.

— Vous voulez que je vous rappelle les mots de sortie ?

Sa voix est lointaine, déjà étouffée par le blizzard de la toundra.

— C'est inutile. J'ai déjà fait ça plusieurs fois, vous savez.

— Bien. Alors il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon voyage, monsieur Cantor.

— Merci ma petite. Quand je serai de retour, il faudra que nous

Ma phrase s'interrompt : l'infirmière n'est plus là.

Je suis tout seul, devant le tipi, à l'intérieur d'Absalon Nathan.

Quand je sonne chez le citoyen, il est vingt et une heures dix et je devrais être chez moi depuis longtemps.

C'est une de ces journées où l'on croit intelligent de s'acharner alors qu'on serait mieux à vider une bière devant un film de gangsters, à fumer des cigarillos à la vanille, à feuilleter un recueil de poésie post-contemporaine. La journée est mauvaise. Deux de mes clients changent d'adresse sans prévenir. Le bas de mon veston est maculé de sauce vinaigrette. Un taxi hargneux me lâche à l'autre bout de la ville parce que je n'ai pas la monnaie. Et, en appelant au bureau, j'apprends que l'historien Paulus Gerger, en visite secrète, a été arrêté par la police politique. Pas plus que mes collègues, je ne le crois capable de survivre une semaine en détention. Encore un client, et je rentre chez moi.

Le citoyen Nathan a déjà reçu deux convocations et choisi de ne pas y répondre. Dans son dossier se trouvent une photo, un relevé d'identité et une estimation de son potentiel de création. C'est un plus de quatre-vingts (quatre-vingt-trois, pour être précis). Il aurait été embauché de longue date s'il n'était pas déjà si âgé (cinquante-six ans). (...)

Daylon
Penchés sur le berceau des géants

1

Elle est assise dans le sable, sur la crête des dunes, à la lisière d'herbes sèches. Sa tête suit la musique avec un mouvement de balancier, avant et arrière. Lui se tient à ses côtés, compagnon patient. Elle semble se concentrer. Les détails se dissolvent dans le jour.

« C'est quoi ? »

Calista enlève les écouteurs. Elle tient les extrémités de plastique entre le pouce et l'index. Les housses ont sauté. Denez stoppe le walkman.

« Prong. Le nouveau.

— J'aime bien.

— Je crois qu'ils ont pompé Reznor sur une piste à la fin. »

Quand Calista lève un sourcil, il précise :

« *Sin.* Au ralenti. »

Il ignore si elle écoute. Ses yeux sont dans le vague. Ses yeux vert d'eau, ses iris contractés et distants. Elle ferait un incroyable modèle. Le vent de la côte joue auprès d'elle, piaffe et mêle ses cheveux. Calista, modèle ébouriffé par cette époque en avance rapide.

Denez et Calista goûtent le sel déposé sur leurs lèvres. Quand la brise s'apaise, ils s'abreuvent de silence. Là-bas, quelques gamins jouent sur la plage, crient peut-être. Ils sont bien trop loin pour qu'on les entende.

Le creuset de la baie les protège tous.

Le vent s'intensifie : un ballon de plage manque de s'envoler. La mer, très basse, a laissé derrière elle une immense grève humide.

Un contexte réduit. D'une scène épurée.

Ils ne le formulent pas directement mais espèrent presque voir fondre l'univers autour, le voir redevenir vierge, imprégné de l'odeur du linge propre. Gommer l'Histoire, nettoyer le tableau des taches du présent. Fantasmer sur la découpe des vagues par marée haute ; les voiles d'une bisquine reconstituée, perdues dans les mirages de bleu et de blanc.

« Ça pourrait ressembler à ça, la fin des temps. Ou le futur. »

Calista hume l'air, puis s'étend dans le sable, les bras en croix :

« 2100. Je sais pas. 2200.

— 2400 ?

— Peu importe. Avec des vaisseaux spatiaux partout, des hologrammes en 3D et des combis en aluminium. »

Denez concède un sourire :

« Oh oui. J'ai toujours rêvé de ressembler à un club-sandwich dans son alu. »

Elle l'ignore :

« Y aurait toujours cette plage. On pourrait nager en pleine science-fiction que ça ne changerait rien. Cette plage ne bougerait pas d'un pouce. Elle serait toujours ici. »

Avec ses voiliers et ses ballons de plage. Avec ses touristes et ses châteaux de sable.

Denez lève la tête, se protège les yeux et cherche à capter, perdues dans le filtre d'azur, les ancres des géants qui se balancent en lignes simples. Les ancres d'une terrible banalité qui s'élèvent, câbles organiques, bien au-dessus des dernières couches de l'atmosphère. Il essaie d'imaginer le monde un siècle plus tard. Il creuse son imagination mais les images de voitures volantes et de stations spatiales ne parviennent pas à prendre corps. Il soupire.

« Nos parents ont flingué le futur. »

Calista range le walkman dans son sac de toile élimé, entre un chemisier et une paire de combats. Le sac a déjà trop voyagé : on y verra bientôt le jour. Le logo de l'armée a pâli, cherche à s'évanouir. (...)

Philippe Curval
Dragonmarx

Le crissement nous surprit, cruel et nauséeux, pareil à celui d'une râpe de métal frottée sur un morceau de verre.

« Un Chien rouge vient d'entrer dans le bâtiment, chuchota Peter. D'après l'emplacement de la porte, cet homme ne peut venir que de Dragonmarx.

— Crois-tu que ce Chien nous cherche des ennuis ?

— Plutôt, oui.

— Schwein Gott ! Et pour quelle raison ?

— Nous encommunister. »

Je le savais, bien sûr que je le savais ! Mais je voulais l'entendre de sa bouche. Jusqu'à présent, les Chiens rouges avaient déjà enlevé deux de mes amis. Sans compter la petite Liselotte, si tendre qu'on avait envie de la croquer.

Un brasier s'alluma au creux de mon ventre. Ce n'était pas la peur. Je me sentais prêt à en découdre.

Peter se mit à trembler ; depuis que l'oracle lui avait prédit une mort prochaine, mon vaillant camarade de jeux était devenu méconnaissable. Un éclair de fureur traversa ma colonne vertébrale. J'essayai de me calmer. Je n'étais encore qu'un gosse. Pas un héros. Ceux-ci disposent d'infinis privilèges. Ils peuvent aller n'importe où, provoquer n'importe qui du moment qu'ils l'ont décidé. Moi, je venais de l'Exoring, fils de millionnaire, cocooné depuis ma naissance dans la douceur d'un foyer et j'ignorais l'étendue de mes capacités.

Avant de mourir, papa me le répétait souvent les soirs d'été, quand nous parlions sur la terrasse après le dîner au bord du Danube. En me désignant au loin Dragonmarx, dont l'énorme masse circulaire se profilait dans l'obscurité, il disait :

« Tu m'entends, Siegfried, je t'interdis de t'approcher à moins d'un kilomètre de ces murs. Ces chiens de communistes disposent de pouvoirs effrayants. Nos espions les plus doués ne sont jamais parvenus à savoir comment ils se les sont procurés. Rien ne les retient. »

Rien ne me forçait à lui obéir. Dès que je disposais d'un moment, j'allais rôder avec mes compagnons de jeux dans l'ultime bastion de la civilisation que les forces libres avaient maintenu autour du Ring, un quartier désert à moitié déconstruit qu'on nommait Leztsicherheit.

Au bruit incisif de la porte de métal qui nous avait frappés tout à l'heure, succéda une série de sons discordants, d'un cristal mécanique qui nous fit grincer des dents.

« S'il espère nous capturer, pourquoi court-il le risque de nous effrayer ?

— Pour nous inciter à fuir, à nous amener vers le piège qu'il a installé quelque part, près d'ici. Nous devons rester immobiles, jusqu'à ce qu'il se lasse.

— Et s'il nous jetait un sort pour se saisir de nous ?

— Ce n'est qu'un Chien rouge, un Unterhund, il ne dispose d'aucun pouvoir magique. Depuis notre refuge, nous avons les moyens de nous défendre. En plus, nous avons un avantage sur lui. Il ne sait pas exactement où nous sommes. »

Soudain les nucléaires délestèrent comme chaque samedi pour palier le manque d'énergie. Nous fûmes plongés dans le noir, à l'intérieur de ce petit réduit sous l'escalier où Peter et moi nous nous cachions pour jouer à bouche baiser. Sans le bruit qui nous avait alertés, nous serions déjà sortis. L'obscurité m'oppressait. Suivit un quart d'heure d'effroi, à écouter les sons que produisait le Chien rouge pour nous inciter à décamper ; depuis le hululement déchirant du grand-duc attaqué par une horde de corbeaux, jusqu'au terrifiant écho d'un corps aspiré par le vide, explosant dans une gerbe de sang tel que je l'avais entendu la veille dans le feuilleton vidéo *Soif d'espace*. J'atteignis le seuil de la catharsis. Prêt à hurler, je sentis la main de Peter se poser sur mes lèvres.

« Ne t'inquiète pas, dans une minute, il va partir.

— Comment peux-tu affirmer ça ? (...)

Jérôme Noirez
Terre de fraye

1

Est-ce que c'est hostile ?

Les vagues étaient gigantesques, elles effaçaient l'horizon derrière leurs cimes écumeuses. À leurs pieds, la mer se creusait comme si Moïse en personne avait invoqué son dieu catastrophiste. L'océan fuyait devant la rage de ses propres spasmes, cherchant refuge en lui-même, dans les ténèbres tranquilles de ses abysses. Le grondement des flots était assourdissant, au point d'en devenir palpable, véritable noyade pour les oreilles.

Près de la côte, le train de vagues prenait toute son ampleur, déployait toute sa force. Cela n'avait rien d'un assaut discipliné. Perturbées par les hauts-fonds, les vagues changeaient d'allure et de trajectoire, se fondaient les unes aux autres, se scindaient, s'annihilaient. Elles se teintaient de bistre à mesure qu'elles soulevaient le sable des profondeurs. Puis, ayant revêtu les apparences de montagnes vivantes, elles venaient enfin s'abattre sur le rivage, et dans leur anéantissement brusque, emportaient des lambeaux de terre.

Le liquide s'acharnait à ronger le solide, opiniâtrement, sans jamais faiblir. Quelques centimètres de gagnés sur la terre à chaque assaut. Dans le bref répit du reflux, la terre écorchée vomissait sa boue qu'aussitôt lavait la vague suivante. Les strates géologiques mises à nu, inégalement érodées, formaient des volées de marches ruisselantes qui évoquaient les gradins d'un amphithéâtre antique.

Braves ou fous, ceux qui auraient osé venir s'y asseoir.

Brave et fou, justement, Clioné avait la réputation de l'être à parts à peu près égales.

Vêtu d'une combinaison intégrale de caoutchouc rouge vif, d'un casque de cycliste et de petites lunettes étanches, il se tenait à la limite de l'océan, recevant ses embruns faramineux avec un air extatique. La combinaison épousait sa musculature, soulignant les pectoraux, la cuirasse de son abdomen, le dentelé de ses flancs, les quadriceps de ses cuisses, toute cette machinerie de fibres construite à force de travail et de souffrances. Elle donnait également un certain relief à son appareil génital plaqué contre son ventre. Ainsi revêtu de pourpre, il avait l'allure d'un écorché figé pour l'éternité dans sa perfection anatomique.

« Quel spot génial ! songeait-il en jugeant les soubresauts hasardeux de la mer sur lesquels il allait bientôt danser. Quel putain de spot génial ! »

Le petit promontoire où il se tenait était couvert de bivalves gros comme des ballons de rugby. Leurs pieds fibreux s'enfonçaient profondément dans la roche et surgissaient quelques mètres plus loin pour former un unique buisson de ligaments bruns. Seul le renfort des mollusques avait jusque-là protégé le promontoire de l'abrasion. De temps en temps, l'un des coquillages bâillait et révélait une gadoue d'organes où s'ébattaient des sortes de langoustes au corps longiligne.

Clioné leva les yeux au ciel. Un grain s'annonçait. Trois hélicoptères se maintenaient tant bien que mal au-dessus des flots. Dans son dos, un camion-régie aux couleurs de *Mount Rainier Network* attendait son bon vouloir. Ses exploits seraient retransmis avec un léger différé pour faciliter l'inclusion d'effets visuels : traînées d'étoiles, halos lumineux, jauges clignotantes, couleurs trafiquées pour redonner un peu d'azur à la mer, mascottes bêtifiantes des sponsors glissant sur les flots ou surgissant de l'écume pour brailler leurs slogans, apparition à l'horizon de la maquette virtuelle de MU (le projet était enlisé depuis trois ans mais les investisseurs continuaient à y croire...). Clioné détestait ces décalcomanies fantômes. Mais c'était une clause non négociable de son contrat. Outre les subsides publicitaires, il fallait à tout prix rendre aux yeux des spectateurs l'océan moins anxigène, l'humilier en quelque sorte (...)

David Calvo
Je vous prends tous un par un

User-maat-re Setep-en-re.

*

Combien êtes-vous ce soir ? Vous pensez peut-être que je ne vous vois pas. Vous vous croyez invincibles, rapides en bouclier d'invisibilité. Vos points d'ombre sur le mur glissent ; grésille le buzz récurrent de moteurs miniatures, mini-bolides dans chaque angle que je ne peux suivre de l'œil sans loucher — je sais que vous êtes là, que vous n'attendez qu'une chose, c'est pomper mon jus de vie, mais, voyez, cette main, dont le bâton mou est l'extension, c'est votre bourreau, on l'appelle la Fine Lance. Elle ne cessera de vous guetter, alors que dans votre vol régulier vous croyez à l'éternité de la spirale — mais sachez que cette encolure est un trou noir, et c'est cette frappe qui d'Horizon porte le nom.

Cette fois, ne le laissons pas s'échapper.

Combien d'entre vous sont déjà tombés ? Combien, sur le matelas, de vos petites carcasses brûlées ? Par la vitesse du papier que j'écrase sur vos microscopiques exosquelettes, je suis la flamme d'un ciel vengeur. Je suis le destructeur de vos royaumes minuscules, de toutes vos forteresses. Ravageur de votre structure sociale, vos cercles d'émotions. Vous avez fait de ma chambre un fief — moi, simple serf ? Non. Baisser la tête, jamais. Je suis là, debout devant vous. La détente d'un geste, déplacement de mon bras, flexion du poignet et le bruit de l'impact sur le plâtre. Je suis devenu l'incarnation de mes

actes, et désormais je les assume, devant vous, devant moi. En vous frappant, j'existe.

Ne cessons pas de venir.

J'ai compris très jeune que les instincts de mort d'un démiurge ne peuvent s'exercer que dans l'espace d'une vie à prendre. Je ne pouvais devenir meurtrier, mes parents m'avaient appris trop de choses désuètes, mais quand le trop plein de ténèbres débordait, quand tout mon être résonnait, je sortais et de ma semelle, j'écrasais les fourmis. Encore et encore, petit Godzilla, je marchais sur leurs sublimes citadelles, leurs remparts à mes pieds tombaient, leurs guerriers, tête baissée, à genoux dans le sable. Je pouvais en tuer des milliers. Assis dans les ruines de leurs cités, je regardais les derniers cadavres sur le champ d'honneur. Mais quel honneur ? Je suis un dieu, j'ai toutes les réponses, je sais tous les chemins. Que pouvaient-elles contre moi, ces armées noires ? De rage, de nouveau dressé, je terminais les survivants, l'acide formique rongeaient le monde, en hurlant leurs mandibules se déchaussaient et c'est dans les flammes de mon pillage que s'éteignaient les derniers râles de pitié, quand ils imploraient les autres dieux de leur venir en aide. Derrière moi, leurs drapeaux déchirés et moi, dans la distance, tout assumé, tout sorti de moi comme du pus, je retrouvais la virginité d'une conscience.

En formation, nous croissons.

Les fourmis, les araignées, les insectes. Tous, je les écrasais. Dans la baraque du jardin, j'avais disposé les étendards de mon domaine, les armes qui devaient inspirer la terreur dans tout le voisinage = Ozymandias, oui, ou bien comment s'appelle-t-il déjà, Galactus. Alors voilà, je me suis habillé en bleu, j'ai passé des gants de skis et j'ai commencé à détruire tout organisme plus petit que moi. Tout. Mes parents se demandaient ce que je faisais dans cette cabane, seul, je leur disais que je me passionnais pour la science. Après tout, quand on tue ces choses pour les études ou pour faire plaisir, on n'en fait pas grand cas. Combien de charniers conservés dans ces vastes vasques ? J'imagine, si demain quelque malheur devait m'arriver, comment les inspecteurs entreraient ici. Doucement, comme pénétrant l'antre d'un

abject assassin, le faisceau de leur lampe torche illuminant le contenu de ces contenants, masses d'abeilles, de mouches et de corps plus tordus. Existe-t-il un tribunal pour les gens comme moi qui assouvissent leurs pulsions de mort sur des microbes ? Dois-je me sentir coupable ? Non. Jamais une fois cette pensée, jamais. Toujours, droit sur le trône de Ramsès II, j'ai tenu la distance, marathonnier du carnage. L'épuration ethnique au quotidien, pour se sentir mieux dans sa peau d'homme impuissant.

*Il bouge trop vite.
Restons concentrés.*

Je n'ai jamais cessé et si ce soir, sur mon lit je dois payer pour tout ce que j'ai fait, c'est pour tous ces crimes. Je sais que votre peuple a souffert, plus que les autres. Que le génocide dont votre espèce a été victime ne prendra jamais fin, car vous nourrissez l'avidité suprême pour la ressource suprême. Si d'autres avant vous ont prétendu pouvoir nous prendre la vie, souvenez-vous. Souvenez-vous des hécatombes de Matra et Poluirh, où toute la race des acariens avait disparu du tapis de Mamie en brûlant dans le feu de l'enfer. Ils avaient souillé son talon de minuscules ponctions, ces mutants invisibles planqués dans la mousse innocente ; et eux, ils étaient plus nombreux. Bien plus. Alors que croyez-vous ? Que votre civilisation continuera à prospérer sur le sang coagulé des hommes tombés sous vos dards ? Je suis le mur contre lequel, ce soir, vous briserez la pointe de votre charge. Voyez cet arc dans l'espace, comment d'une cloche, je fais ligne droite ; sans me voir, ni même l'ombre de ce que je porte comme flageole, vous mourrez dans un râle, bouts d'ailes — pattes en chute.

Ne

Je ris ce soir. Je ris sur mon matelas. Bande de crevards. Vous ne m'aurez pas. Appelez toutes vos reines et vos courtisans, vos travailleurs et les ombres terribles que vous semez derrière vous, gonflés du sang des hommes. Que faites-vous de ce trésor ? Aspiré comme vie ? Entassé dans des cuves de mucus, cachées dans le foliage sombre d'une jungle inconnue, ici ou ailleurs. Je sais que votre

nuée est arrivée de très loin. Avec la chaleur, vous avez remonté la piste de ma sueur, jusqu'à cette fenêtre, jusqu'à cette chambre. De quelle terrible caverne êtes-vous sortis, quelle antique pulsion vous a guidés jusqu'ici, votre destin, cette dernière bataille ? Moi, contre votre peuple. Tout devait finir dans cette chambre, dans ce combat à mort. Je représente tout ce qui doit se lever contre vous, le mur qui s'érige entre la terreur et le monde libre. Je suis l'hoplite dans la travée, le mur de bois de Thémistocle, flottant sur le mou du matelas. Depuis trop longtemps, vous prenez le sommeil, vous prenez les ondes subtiles de l'oreille sur l'oreiller. Pourquoi est-il plus facile de vous entendre quand les lumières sont éteintes ? Stupidités créatures, agglutinées devant les sources de lumière. Vous ne méritez même pas d'être des guerriers. Regardez-moi. Hector devant sa cité, devant le mur cyclopéen, armé d'une sarisse de papier.

Debout.

Maintenant.

Tout droit levé, car non,
dans cette guerre,
pas de prisonniers.

Nous ne savons de quoi tu parles. Oui, nous sommes venus de loin, de plus loin que tu ne le crois. Nous étions déjà là quand les pharaons sacrés marchaient dans les sables, quand les cités de brique s'élevaient vers le ciel en cercles concentriques. Nous sommes nés dans le jus des sacrifiés, nourris de leurs péchés envers le soleil qui fait sécher ; nos ailes ont trempé dans la sève des esclaves. Nous avons connu la chair tendre de l'écartèlement, nos nids dans la moelle d'un bras arraché, baignés, ensemble. Notre collectif est un appel à l'autre : nous sommes le modèle d'un monde. Pour nous, tu feras comme il est dit, car tu ne souhaites qu'une chose : voir à travers la multitude, connaître l'absence de l'individu, cesser cette souffrance de vouloir exister. Vois, nous mourrons, nous tombons, sans cesse, pourtant, toujours, nous avançons. Nos armées sont perpétuelles.

Combien êtes-vous ce soir ? Six mille ?

Peut-être.

Je vous aurai. Même si pour cela, je dois —

Bzzzz

J'appellerai cette bataille la grande Molle — où sur ce sommier, dans cette chambre mouchetée, la chaleur s'engouffre, où le torrent de vos avions déferle, me tourne autour, moi debout, vos pointes cherchant le bout de peau, j'ai pris soin de scotcher l'épiderme, vastes sections de plastique réfléchissant où vous posez vos escadrons, à la recherche de quelque position, et voyez, ma paume ensanglante la piste. En chacun d'entre vous, je lis le malheur que j'ai eu de naître conscient. J'aimerais comme vous faire partie d'une masse, d'une nasse, une machine à câlins qui n'aurait de cesse de me rassurer. Je vous vois six mille mais votre amplitude dépasse le mot. Mais je suis né avec la puissance, et toutes vos armées ne sauraient abattre ce rempart. Ma capacité à faire de vous, individuellement, l'expression de mon courroux, est la preuve de mon génie, et de cette force qu'à jamais, je pourrais dire, vos corps comme trophées. Ici, ici et maintenant, j'efface vos traces, vos corps à mes pieds forment les montagnes, les vallées de ma démesure ; sur vous mon ombre s'étend, je suis le souverain. Le Pharaon, le Soleil.

encore

et encore

et encore

Tache après tache, constellations de sang, fresques sur les murs de notre empire ; nous serons les derniers, bien après toi, nous sommes déjà des milliers, et nous ne cesserons pas. Que l'ombre se fasse sur toi et ta race maudite. Vous avez abusé cette terre, posant les règles légales d'une vie qui ne s'applique qu'à vous. La suprématie de la conscience individuelle n'est rien face à la détermination de nos vagues. Nous sommes le monde qui se referme sur toi, vecteurs des erreurs de tes ancêtres ; dans tes gestes aujourd'hui se retrouve la haine. Nous vivons sur vous, par vous ; nous n'existons que pour vous.

Moi, je suis le destructeur

Regarde-nous fondre sur toi, intarissable spirale, cesse la lutte, rends les armes. Agenouille-toi, laisse-toi pomper. Nos trompes sont d'humiliantes supplications. Regarde goutter l'avidité liquide de nos émotions, diffuses et distillées dans le prisme de l'ensemble. Nous avons bâti des forteresses, nous avons prospéré en une société que votre pensée ne peut plus accepter. Ce soir, nous nous révélons au monde, nous avançons. Nous savons tout de vos opérations.

Je prends vos corps pour moi.

Maintenant

Mon drapeau, devant vous.

*Nous tombons
Nous tombons
mais pas assez vite.*

Je.

Nous.

Xavier Mauméjean
Hilbert Hôtel

« Jusqu'où s'étend cette immensité, ce n'est pas clair du tout. »

Copernic

Giulio Ascoli avait belle allure devant la glace. Cravate gris perle, redingote sombre à queue, pantalon rayé dont les revers cassaient en un angle net sur ses guêtres, tout cela lui allait parfaitement. L'habit, coupé à ses mesures dans une boutique de l'hôtel, lui avait coûté l'équivalent d'un mois de salaire. En fait, il s'agissait d'une retenue sur l'avance que lui accordait la direction. Car Giulio n'était pas encore réceptionniste titulaire. Il ne le deviendrait qu'en recevant son affectation, quelque part le long du comptoir.

Son reflet lui sourit. De façon mécanique, ce qui était une bonne chose. Approbation, invite, attente relevée d'une légère pointe de lassitude, tout était disponible sur commande. Un sourire livré à la commissure des lèvres et qui pouvait s'étirer d'une oreille à l'autre, en fonction du contexte, ou se plisser pour marquer la désapprobation. Giulio maîtrisait aussi l'art du sourcil, froncement ou hausse, même si tout cela fonctionnait à vide. Il manquait d'une réelle pratique. Au final, seuls les clients pourraient le juger.

Quelque chose dans le miroir retint son attention. Ce n'était que Clara.

— Tu as un épi, dit-elle en passant la main dans ses cheveux.

Il en aurait d'autres, une pleine moisson, mais plus d'épouse pour les coucher. Clara ouvrit la petite boîte, préleva les clefs d'or sur leur lit de satin et les fixa à son revers.

— Comme cela, tu es splendide, dit-elle en reculant d'un pas.

D'autres le seraient, mais pour l'instant il n'y avait que lui. Giulio était unique, au moins pour les siens, en attendant de devenir indispensable à tous. « À qui dois-je m'adresser ? » demanderait un nouveau client. « À monsieur Ascoli », répondrait l'habitué. C'était cela ou rien, sinon toutes ces années de préparation auraient été vaines.

Le futur réceptionniste jeta un dernier regard aux aquarelles qui décoraient les murs. Toutes représentaient une suite de l'hôtel. Elles n'avaient pas de valeur, mais Giulio souhaitait s'en souvenir, au moins jusqu'à la prochaine chambre où des reproductions identiques l'attendaient. En fait, les lithographies n'étaient semblables qu'en surface, car le personnel décelait toujours des différences. Tel occupant de la chambre n° 4 avait ajouté un petit gribouillis obscène, celui de la 12 s'était contenté d'apposer l'empreinte grasse de son pouce. Sans compter les chewing-gums et crottes de nez, collés au dos. La totalité des possibles résidaient dans l'hôtel, à demeure ou pour une nuit.

— Je vais dire au revoir à Rafaël, chuchota Ascoli.

Son petit garçon dormait dans un très joli berceau en osier, cadeau de l'amicale. Giulio lui caressa le front, sans trop appuyer pour ne pas le réveiller, puis embrassa son épouse.

— Je t'accompagne jusqu'à la porte.

Giulio s'écarta légèrement.

— Je ne préfère pas. Tu sais, moi et les adieux...

— Comment peux-tu dire cela ?

— J'imagine. Dans ma profession, il convient de ne pas s'attacher.

Clara comprit et retourna dans la chambre sans lui donner de pourboire.

Tous les membres du personnel savent qu'il ne faut jamais parler de couloirs. D'ailleurs, personne n'aborde le sujet. L'évoquer est le seul fait du client et ce n'est jamais pour un bien. Le papier peint floque, les lattes du parquet sont usées. Mieux vaut tout simplement ne pas aborder la question de l'éclairage, ou des chaussures qui ne sont pas impeccablement cirées. (...)

Dictionnaire des auteurs

DAVID CALVO est né à Los Angeles en 1974, mais il passe son enfance à Marseille. Prix Julia Verlanger 2001 pour *Wonderful* (Bragelonne), il a publié plusieurs romans (*Délius, une chanson d'été*, Mnémos, 1997 ; *Minuscules flocons de neige depuis dix minutes*, Les Moutons Électriques, 2006), des nouvelles (les recueils *Acide organique*, 2005, et *Nid de coucou*, 2007, aux Moutons Électriques) et plusieurs BD (dont *Constellations* avec Popcube pour Ankama). Il a coécrit deux romans avec Fabrice Colin : *Atomic Bomb* (Le Béliat, 2002) et *Sunk* (Les Moutons Électriques, 2005). Il est par ailleurs dessinateur et concepteur de jeux vidéo.

Né en 1972, FABRICE COLIN fait ses premières armes en tant que scénariste de jeux de rôle, et collabore notamment au magazine *Casus Belli*. Il publie son premier roman — *Neuvième cercle* — en 1997 chez Mnémos. Depuis, il a écrit une dizaine de romans jeunesse, publiés chez Albin Michel, Le Seuil, Gallimard et Mango (dans la collection « Autres Mondes »), et au moins autant en littérature adulte (Mnémos, J'ai Lu, Bragelonne, L'Atalante, Le Diable Vauvert). Il a été trois fois lauréat du Grand Prix de l'Imaginaire, notamment pour son roman *Dreamericana* (J'ai Lu, « Millénaires », 2003). Il est aussi scénariste de bande dessinée (*World Trade Angels*, Denoël Graphic, 2006) et auteur de pièces radiophoniques.

PHILIPPE CURVAL est né à Paris en 1929. Avec Jacques Bergier, Boris Vian, etc., il participe en 1953 à l'exposition qui fonde la science-fiction française, *Présence du futur*, à la librairie de la Balance. Il publie alors des nouvelles, des textes critiques et des collages dans *Fiction* et *Satellite*, rédige avec Jacques Sternberg la première revue parallèle *Le Petit Silence illustré*. Il fait paraître deux romans, dont *Le Ressac de l'espace* (prix Jules Verne en 1962).

Durant les années 60, il devient journaliste à *La Vie électrique* dont il sera le directeur de rédaction en 1980. Il publie deux romans précurseurs de la fiction spéculative : *La Forteresse de coton* et *Attention les yeux*, suivis en 1970 des *Sables de Falun*, d'après les théories de Raymond Roussel.

Durant les années 70 et 80, il collabore à tous les recueils/manifestes de la science-fiction française. Grâce à sa rencontre avec Élisabeth Gille, il réalise une anthologie *Futurs au présent*, qui révélera une jeune génération

d'auteurs en 1978, puis accomplira le même travail avec *Superfuturs* en 1987.

Il publie successivement des romans qui vont contribuer, avec André Ruellan et Michel Jeury, à la reconnaissance d'une science-fiction française littéraire, autonome et originale : *L'Homme à rebours* (Grand Prix de la science-fiction française en 1975), *Cette chère humanité* (prix Apollo en 1977), *La Face cachée du désir*, *L'Odeur de la bête*, *Le dormeur s'éveillera-t-il ?*, *En souvenir du futur*, etc.

Son travail critique sur la science-fiction, commencé dans *Fiction*, puis dans *Galaxie* et *Futurs*, se poursuivra au *Monde*, et actuellement au *Magazine littéraire*.

Entre 1980 et 1987, il crée avec Élisabeth Gille et Daniel Riche la revue littéraire *Science-Fiction* et publie cinq recueils de nouvelles : *Le Livre d'or*, *Regarde, fiston, s'il n'y a pas un extraterrestre derrière la bouteille de vin*, *Debout, les morts !*, *Le train fantôme entre en gare*, *Comment jouer à l'homme invisible en trois leçons*, *Habite-t-on réellement quelque part ?* afin d'explorer la métaphysique, l'humour noir et l'onirisme à travers la SF. *Ah ! Que c'est beau New York* (1983), *Akiloë* (1989), *L'éternité n'est pas la vie* (1995), renouent avec la littérature générale, sans renoncer à la spéculation sur l'imaginaire contemporain.

En 1998, il publie *Voyance aveugle*, roman où fantastique, SF et fantasy se mélangent. Puis *Macno emmerde la mort*, où se mêlent étroitement science-fiction et surréalisme. Sujet qu'il théorise dans un article pour la revue *Europe*. Avec *Congo Pantin* (2000), il réalise une synthèse entre science-fiction et littérature spéculative.

Il reprend son travail de photomontage utilisé pour de nombreuses couvertures de *Fiction*, en l'abordant sous l'angle de la photographie plasticienne. Dans *Les Mystères de la chambre noire*, il recense son travail sur dix ans.

Dans *Voyage à l'envers* (2000), il revient aux sources de l'anticipation scientifique en collaboration avec le physicien Jean-Marc Lévy-Leblond et l'astrophysicien Jean Heidmann.

En 2003, il publie un roman-fusion, *Blanc comme l'ombre*, et un recueil de nouvelles, *Rasta solitude*, où il expose sa vision d'une « science-fiction rastaquouère ». Dans les numéros spéciaux de la revue *Bifrost* (n° 31), de *Galaxies* (n° 32), accompagné d'études critiques, il parcourt sa bibliographie et explique sa démarche d'écrivain.

Lothar Blues (2008) est pour lui l'occasion de renouer avec son cycle *L'Europe après la pluie*. En 2009 paraîtra un recueil de nouvelles mûri depuis dix ans, *Journaux ultimes*, mélange de science-fiction et de fantastique moderne sur le thème de la mort du personnage central racontée

par lui-même. À cette date, il a publié une quarantaine de volumes. Une partie de son œuvre est traduite dans quatorze pays.

THOMAS DAY a imposé en quelques années son style viscéral et incisif, qui puise dans le cinéma de genre son efficacité et une certaine propension à faire jaillir l'hémoglobine. Né en 1971, auteur d'une cinquantaine de nouvelles et d'une douzaine de romans qui brassent tous les genres, il a écrit en collaboration avec Ugo Bellagamba *L'École des assassins* (Le Béliat, 2002) et *Le Double Corps du roi* (Mnémos, 2003). Dans son roman *La Voie du Sabre* (Folio-SF, 2002), qui lui a valu le prix Julia Verlanger 2003, Thomas Day imagine un Japon fantastique du XVII^e siècle dominé par l'Empereur-Dragon, où le fils d'un chef de guerre devra suivre la Voie du Sabre enseignée par son mentor, un rônin à la recherche de son sabre légendaire. *L'Homme qui voulait tuer l'empereur* (Folio SF, 2003) prend également place dans ce même Japon qui ne fut jamais. Thomas Day a aussi fait paraître au Béliat *La Cité des crânes* (2005) et *Le Trône d'ébène* (2007, prix Imaginales 2008). En 2009, il publie chez Folio-SF le très tarantinien *La Maison aux fenêtres de papier* et aux éditions Les Trois Souhais *This is not America*, recueil de trois nouvelles qui décapent les États-Unis.

Spécialisé dans la culture numérique, diplômé des Gobelins, DAYLON est un jeune webdesigner exerçant pour un groupe cinématographique parisien. Illustrateur pour les Moutons Électriques, il maintiendra jusqu'en 2008 l'unité graphique de la collection « La Bibliothèque rouge » et réalisera la couverture du roman de David Calvo *Minuscules flocons de neige depuis dix minutes*. Depuis, il a illustré pour Denoël (*Vélum, Le Haut-Lieu et autres espaces inhabitables, Outrage et Rébellion*) et Folio-SF (*La Maison aux fenêtres de papier*). Après un premier texte dans le dernier numéro de la défunte revue *Emblèmes* (Oxymore, 2005), il publie à plusieurs reprises dans *Fiction* (Les Moutons Électriques, 2005, 2006 et 2007) des textes allant de la nouvelle au portfolio hybride en passant par la bande dessinée. Il participe aujourd'hui au projet collaboratif du « Moonmotel » (moonmotel. fr).

Née en 1966 à Paris, CATHERINE DUFOUR est vendeuse de voitures à Drancy et de perles noires à Tahiti avant de se consacrer à la fabrication de bibliothèques numériques. Adeptes de voyages en tout genre (États-Unis, Russie, Argentine et Tanzanie), raves dans les catacombes et free parties dans les squats d'Amsterdam, elle passe du hard rock au punk rock pour finir dans la techno.

Ayant commencé à écrire à sept ans, elle attend d'en avoir trente pour décider qu'elle a appris le métier. Elle jette tout ce qu'elle a écrit jusque-là et publie son premier roman, *Blanche-neige et les lance-missiles*, tome I de la série de fantasy humoristique *Quand les dieux buvaient*. Après cette trilogie en quatre volumes, Catherine Dufour sort *Le Goût de l'immortalité* (Mnémos, 2005), un roman de science-fiction qui reçoit de nombreux prix (dont le Grand Prix de l'Imaginaire 2006), suivi d'un recueil de nouvelles, *L'Accroissement mathématique du plaisir* (Le Béliat, 2008) et d'un roman punk-fictif, *Outrage et Rébellion* (Denoël, 2009).

Né en 1957 à Toulouse, JEAN-CLAUDE DUNYACH est ingénieur aéronautique depuis 1982. Il a été, successivement ou en parallèle, écrivain, parolier de chansons, chroniqueur SF (à *La Dépêche du Midi*, puis *L'Express*), anthologiste (*Escapes 2000*, Fleuve Noir, 1999), responsable des fictions francophones de *Galaxies* jusqu'en 2005, puis directeur de la collection « Bragelonne SF », poste qu'il vient d'abandonner pour se remettre à écrire. Il est également membre du jury du Grand Prix de l'Imaginaire.

Auteur d'une centaine de nouvelles de science-fiction, de fantastique ou de fantasy dont une partie a été rassemblée dans plusieurs recueils, il a aussi écrit plusieurs romans dont *Étoiles mortes* (prix Rosny 1992) qui s'est vu doté d'une suite écrite en collaboration avec Ayerdhal, *Étoiles mourantes* (Grand Prix de la tour Eiffel 1999 et prix Ozone 2000).

LEO HENRY, né en 1979, vit entre Strasbourg et le reste du monde. Il publie depuis 2001, essentiellement des nouvelles dans les revues *Fiction* (Les Moutons Électriques) et *Emblèmes* (L'Oxymore). Deux recueils ont à ce jour été publiés : *Les Cahiers du Labyrinthe* (L'Oxymore, 2003) et, coécrit avec Jacques Mucchielli, *Yama Loka terminus* (L'Altiplano, 2008). Léo Henry est également scénariste de bande dessinée (la trilogie historico-fantastico-pluvieuse *Sequana*, chez Heupé éditions) et critique bizarre pour le fanzine *Cinétrange*. Il est ici : www.leo-henry.com

ÉRIC HOLSTEIN est né le 4 novembre 1969 à Neuilly-sur-Seine. Il a un diplôme d'histoire et une formation d'ingénieur du son. Il a été pendant 15 ans à la direction de la production d'une radio. Il est tombé très tôt dans le rock, cela s'entend d'ailleurs dans la plupart de ses textes, même si — de l'aveu de l'intéressé — il est un piètre batteur et ne se défend pas mieux à la guitare. Il s'est marié et a deux enfants. Le grand public de l'infosphère le connaît surtout comme rédacteur en chef adjoint d'ActuSF.com et directeur artistique de la collection dans laquelle il publie notamment Thomas Day.

Ses premiers textes ont paru dans les revues québécoises *Solaris* et *Alibis*. *Tertiaire* est son premier texte directement publié en France.

LAURENT KLOETZER est né en 1975. Son premier roman, *Mémoire vagabonde*, est sorti en 1997 aux éditions Mnémos suivi deux ans plus tard de *La Voie du cygne* chez le même éditeur. Son dernier roman, *Le Royaume blessé*, a paru en 2006 chez Denoël. Dans l'autre vie, celle que les profanes appellent *vraie vie*, Laurent Kloetzer travaille pour une multinationale, mais vit dans un village médiéval en Suisse, avec sa femme et ses deux filles.

MANCHU est né à Cholet en mars 1956. Il étudie à l'école de dessin Brassart à Tours, de 1971 à 1975, puis fait son service militaire. Il travaille en 1977 pour la DIC, notamment sur le design de la série animée *Ulysse 31*, puis en 1979-1980, il s'occupe pour la société Procidis du design de *Il était une fois... l'espace*. Sa collaboration avec Gérard Klein pour les couvertures du Livre de Poche commence en 1985. Dans les années 80 et 90, il travaille avec le magazine *Ciel & Espace* pour illustrer des articles scientifiques.

À la fin des années 90, il illustre les livres du cycle *Fondation* d'Isaac Asimov en « Présence du futur ». L'exposition à *Utopia* à Poitiers en 2000 est une étape charnière dans sa vie. Le début des années 2000 voit se développer ses collaborations avec les éditeurs de science-fiction. Il commence par ailleurs un travail de designer chez Delcourt sur deux séries de bandes dessinées : *Amenophis IV* et *Golden Cup*. Après la sortie de son *Art Book Science (Fiction)* (Delcourt, 2002), il collabore avec Olivier Vatine, toujours chez Delcourt, sur les couvertures des albums *Histoire secrète*. Les années 2000 marquent aussi le début de sa collaboration avec l'association Planète Mars pour des posters de « SpaceArt » sur l'exploration humaine de Mars. Paraît en 2008 chez Attakus/Comix Buro son *Sketchbook*.

XAVIER MAUMEJEAN est né en 1963. Diplômé en philosophie et sciences des religions, il est membre du club des Mendians Amateurs de Madrid qui réunit des critiques de romans policiers. Il a écrit de nombreux romans (policier, science-fiction, fantasy) et a été primé pour certains : le prix Gérardmer 2000 pour *Ganesh, les Mémoires de l'Homme-Éléphant* (Le Masque, 2000) ; le prix Bob Morane 2003 pour *La Ligue des héros* (Mnémos, 2002) ; le prix Rosny Aîné 2005 pour *La Vénus anatomique* (Mnémos, 2004) et le Grand Prix de l'Imaginaire 2007 pour *Bloodsilver* (coécrit avec Johan Heliot sous le pseudonyme de Wayne Barrow, Mnémos, 2006).

Traduit à l'étranger, il écrit aussi pour la jeunesse, la télévision et la radio (France Culture). Cocréateur de la « Bibliothèque rouge » aux

Moutons Électriques, il dirige la collection de fantasy jeunesse « Royaumes perdus » chez Mango. Xavier Mauméjean vit dans le nord de la France avec son épouse et leur fille Zelda.

Né en 1969, JEROME NOIREZ a fait des études d'histoire de l'art et mené des recherches sur les relations entre musique et arts plastiques dans les avant-gardes du XX^e siècle (Dada, futurisme italien, Fluxus, etc.). Il a ensuite été professeur de musique et a fondé le groupe de musique expérimentale *Le Manifeste de l'art discret*. Il est actuellement écrivain et aussi musicien intervenant auprès de la petite enfance et donne des concerts pédagogiques sur la musique médiévale. Il a entre autres publié chez Denoël les *Leçons du monde fluctuant*, roman de fantasy lewis-carrolienne qui a reçu le prix Bob Morane 2007.

ANDRE RUELLAN, né à Courbevoie en 1922, à la fois romancier, nouvelliste, humoriste, scénariste et dialoguiste de films, a marqué la littérature fantastique et la science-fiction françaises par son œuvre polymorphe et personnelle. Il commence des études de médecine en 1947. Il publie son premier roman, *Alerte aux monstres*, en 1953, sous le pseudonyme de Kurt Wargar. Il a commencé à publier sous le pseudonyme de Kurt Steiner au Fleuve Noir, dans la collection « Angoisse », avec *Le Bruit du silence* en 1955. Dans les cinq années qui suivent, il publie 22 romans d'angoisse, plus quelques-uns de science-fiction. Durant cette période, il fait la rencontre du noyau dur de la SF française : Alain Dorémieux, Gérard Klein, Jacques Sternberg, Jacques Bergier, etc. Après avoir ouvert un cabinet médical aux Halles — qui lui laisse le temps d'écrire —, il publie *Les Improbables*, *Les Océans du ciel*, *Aux armes d'Ortog*, *Ortog et les ténèbres*, *Les Enfants de l'histoire* et *Le Disque rayé*.

En 1963, André Ruellan publie sous son vrai nom aux éditions Pierre Horay *Le Manuel du savoir-mourir*, qui obtient le prix de l'Humour noir. André Ruellan écrit aussi pour *Hara-Kiri* des paroles de chansons et des textes courts, sous le pseudonyme de Kurt Dupont. En 1965, il écrit des poèmes pour le feuilleton animé *Marie-Mathématique*, dessiné par Jean-Claude Forest, avec Serge Gainsbourg pour la musique et le chant. En 1969, Pierre Richard le contacte pour un projet de film. Naîtra de leur collaboration *Le Distrait*, dont André Ruellan a écrit le scénario, inspiré des *Caractères* de La Bruyère. Depuis, il a collaboré, comme scénariste ou dialoguiste, avec Jean-Pierre Mocky, Michel Berny, Jean-François Davy, Jérôme Laperrousaz et Alain Jessua. Après 15 ans d'activité dans le cinéma, il s'oriente vers la télévision et crée avec Michel Berny le feuilleton *Billet doux* diffusé en septembre 1984. Durant cette même période, il publie

Tunnel (1972), *Brebis galeuses* (1974) et *Mémo* (1985, Denoël, prix de la SF française).

MAHEVA STEPHAN-BUGNI a grandi à Saint-Denis (93). Elle a obtenu une licence de philosophie à Paris VIII. Elle est professeur des écoles et publie ici son premier texte.

Né en 1976 à Strasbourg, EMMANUEL WERNER est l'auteur d'un unique roman, *Infabula*, publié en 2007 aux éditions de l'Atalante. Hormis un séjour de neuf mois aux États-Unis, il a toujours vécu en Alsace où il exerce aujourd'hui la profession de bibliothécaire.

*Merci à Thibault Malfoy
pour sa contribution à ce dictionnaire*

Table

Préface

Fabrice Colin, *Ce qui reste du réel*

Éric Holstein, *Tertiaire*

Catherine Dufour, *Une fatwa de mousse de tramway*

Jean-Claude Dunyach, *Les Fleurs de Troie*

Maheva Stephan-Bugni, *Pirate*

Laurent Kløtzer, *Trois singes*

Thomas Day, *Lumière Noire*

André Ruellan, *Temps mort*

Léo Henry, *Les trois livres*

qu'Absalon Nathan n'écrira jamais

Daylon, *Penchés sur le berceau des géants*

Philippe Curval, *Dragonmarx*

Jérôme Noirez, *Terre de fraye*

David Calvo, *Je vous prends tous un par un*

Xavier Mauméjean, *Hilbert Hôtel*

Dictionnaire des auteurs